

La chanson narrative, *L'histoire de Buck*

Gilles Perron

Numéro 132, hiver 2004

L'art de raconter

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/55638ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (imprimé)

1923-5119 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Perron, G. (2004). La chanson narrative, *L'histoire de Buck*. *Québec français*, (132), 38–39.



La chanson narrative

L'histoire de Buck

PAR GILLES PERRON

Dans la littérature contemporaine, le récit est associé d'emblée à la prose, c'est-à-dire au conte, à la nouvelle et évidemment, au roman. Mais si on dépasse cette évidence, il faut bien admettre que les histoires prennent toutes sortes de formes et que tous les arts peuvent raconter. Certains recourent plus directement à la narration, comme le cinéma, qui emprunte parfois la structure du roman, en particulier quand une « voix off » joue le rôle du narrateur de l'histoire qui nous est montrée. D'autres racontent de façon détournée : les danseurs le font avec leur corps, les musiciens, avec le rythme, et même le peintre peut produire, avec ses couleurs, une peinture narrative. Mais il n'est pas besoin de chercher aussi loin pour trouver des formes dérivées du récit, puisque dans la littérature – sa place privilégiée – tous les genres peuvent raconter, même ceux qui ne sont pas considérés comme narratifs dans leur essence. Ainsi le théâtre possède sa propre structure narrative ; dans l'essai, l'anecdote est souvent utile à la démonstration ; et la poésie qui raconte le fait bien plus par le vers que par la prose. Le genre poétique, à l'origine, est d'ailleurs la forme fondamentale du récit, avec l'épopée lyrique, qui célèbre les exploits guerriers des héros grecs ou latins. Au cours des siècles suivants, le poème s'est transformé, mais il a toujours conservé une place à l'histoire en vers, autant chez Ronsard que chez Hugo, jusqu'à Jacques Prévert qui a atteint des sommets dans l'art de la fusion entre conte et poésie.

En ce début de XXI^e siècle, la poésie raconte moins. Mais il est au moins une forme poétique qui a pris le relais : la chanson. Le texte de chanson a peu changé depuis Aristide Bruant : c'est, habituellement, un texte qui recourt à la rime, constitué de couplets (l'équivalent des strophes) et d'un refrain (inspiré des poèmes à formes fixes, comme la ballade). La chanson n'est pas forcément

narrative ; elle ne l'est même pas dans la majorité des cas. Mais les exemples n'en sont pas moins abondants où elle emprunte, dans sa construction, au récit dont elle ne s'éloigne jamais beaucoup. On trouvera donc dans les chansons des histoires, des personnages, des lieux et des espaces, toutes caractéristiques définissant le récit plutôt que le texte poétique. Il suffit de penser aux multiples personnages de Vigneault, et à leurs aventures pittoresques, pour s'en convaincre : les Tit-Nor, Zidor le prospecteur, Ti-Cul Lachance et autres Jos Montferrand. Ou encore au Bozo-les-culottes de Raymond Lévesque, au Vieux du Bas-du-fleuve de Gaston Mandeville, ou plus récemment aux nombreux récits et personnages de Jean Leloup (« Cookie », « Le dôme », « Les remords du commandant », etc.). De même, Richard Desjardins, qui a beaucoup pratiqué le récit chanté, continue de le faire sur son dernier album, *Kanasuta*, sorti en octobre 2003. L'histoire de « Buck », représentative de la manière de Desjardins, est un bel exemple des possibilités narratives du texte chanté.

Les personnages

Buck – Le texte est chanté à la première personne du singulier, par un « je » non nommé, mais que l'on peut rapidement assimiler au titre de la chanson : « Buck », prénom masculin, désigne également, aussi bien pour les Québécois francophones que pour l'ensemble de la population anglophone d'Amérique, le mâle de l'orignal (ou de tout autre cervidé). Ce « je » masculin, en mal d'amour, est le sujet de sa propre histoire. Son récit est centré sur sa tragique mésaventure et sur les émotions vives qui l'ont précédée. La première personne est nettement affirmée : lorsqu'il dit « moi, je m'en mêle pas », la succession des trois pronoms renforce la conviction que nous avons affaire à une histoire très personnelle, la fonction

expressive du langage (aussi appelée fonction émotive) étant fortement marquée. Buck est un mâle solitaire qui n'a plus envie de l'être : « C'est beau la solitude mais comme on dit ° à deux c'est mieux ». Il se met donc en quête d'une compagne, dont il ne tarde pas à faire la découverte, puisqu'il nous avait déjà annoncé la présence de « plein d'prospects plein d'beautés ». Le personnage fantasme à la vue d'une « belle grande brune » et s'imagine « en rut pour le bonheur ». Les quelques indices glissés depuis le début trouvent finalement leur confirmation dans les deux derniers couplets, alors que la nature réelle du personnage est donnée : il s'agit d'un cervidé, chevreuil ou orignal.

La belle grande brune – La femme/femelle qui est l'objet de l'attention du narrateur est évidemment de la même espèce que lui. Les deux personnages, anthropomorphisés, situent donc la chanson du côté de la fable. Les animaux vivent et meurent à la manière des hommes et des femmes et leur drame est celui de l'humanité aimante et souffrante, avec « une autre histoire d'amour ° qui finit mal comme dans l'journal ». La femelle, sans nom, est une mère contemporaine, qui élève seule ses enfants : « In't'installée su'l'tit lac à côté, ° avec ses p'tits, célibataire ». Le mâle amoureux, troublé, s'arrange pour la rencontrer « par hasard », sans jamais oser lui parler, jusqu'à ce que ce soit elle qui fasse les premiers pas. Serait-ce le portrait d'un certain type d'homme, intimidé par les femmes, n'osant plus les aborder ? Chose certaine, la femelle est ici plus volontaire que le mâle : c'est elle qui lui fait signe, ce qui le met dans tous ses états, et provoque chez lui un fantasme exubérant, précédant une action qui vient trop tard.

Le chasseur – Personnage discret, le chasseur n'en est pas moins un acteur essentiel de l'histoire. Lui qui arrive au dernier moment, interrompant la promesse des ébats

amoureux des deux cervidés, il est à l'origine du récit puisque l'histoire d'amour qui est racontée est en quelque sorte le testament de Buck, dont la narration se fait à l'article de la mort.

Le temps du récit

Dès le second couplet, le temps premier de l'histoire (temps de la narration) est identifié par l'agonie du narrateur : « J'pourrais jaser longtemps ° mais j't'en train d'mourir au bout' de mon sang ». Le couplet précédent est alors une analepse, qui nous ramène au « bel été » dont se souvient le narrateur mourant, et qui fait contraste avec son tragique état. Le troisième couplet recule un peu plus loin dans le temps et situe clairement le point de départ du récit (temps de l'histoire) : « Ça a commencé l'printemps passé ». Cette analepse nous fait suivre les émois et les espoirs amoureux de Buck dans son désir de mettre fin à sa solitude. La rencontre amoureuse est le cœur du récit, la promesse de vie qu'il contient étant anéantie par le coup de fusil funeste du chasseur. Les deux temps se rejoignent d'ailleurs après la balle de « trois cent trois », le temps de la narration se confondant alors avec le temps de l'histoire. L'été joyeux et presque parfait, « tellement vrai que même des fois ° l'soleil voulait même pas s'coucher », saison chaude des amours passagères, s'oppose à l'automne, qui est à la fois la mort de la nature et celle de l'animal aux mains du chasseur. Mourant, Buck projette

dans un avenir dont il sera absent une vengeance qui adoucira ses derniers moments. Pour les deux derniers couplets, la musique se fait moins enjouée, le rythme de la chanson est ralenti, pour mieux marquer la gravité du propos. Dans cette prolepse, le narrateur se plaît à imaginer que les rôles sont inversés. Il transpose la violence de sa propre mort dans celle, imaginée, de son « meurtrier » : « On posera sur nos capots ° des têtes coupées de chasseurs ».

Le lieu du récit

Buck, un cervidé, vit naturellement dans les bois. Dans ces bois, il y a le lac où vient boire la belle brune. La métaphore aquatique, apparaissant dès le troisième vers (« Les yeux d'in nénuphars »), situe rapidement l'importance de ce lac dans le récit. Le lac est, bien sûr, le lieu où chaque matin Buck vient quêter le regard de sa belle ; c'est dans ses eaux qu'il saute pour se faire beau (« m'shiner la 'tite couille ») après qu'elle lui a adressé la parole. Mais c'est surtout, plus loin dans la chanson, le décor où surgit le chasseur qui lui tire dessus. Le lac est donc à la fois le lieu de l'amour et celui de la mort, au contraire de l'intérieur de la forêt, qui représente la sécurité émotive aussi bien que physique. C'est lorsque, entendant des voix venant du lac, craignant peut-être la présence d'un rival, le narrateur « sor[t] du bois » qu'il se retrouve face à la « trois cent trois » fatale.

Lorsque Buck se prend à espérer qu'un jour, les « pauvres cervidés [auront] des chars », il les voit faire « des défilés ° sur la troisième à Val-d'Or ». Son histoire se passe donc dans une forêt abitibienne, qui a une proximité géographique avec Val-d'Or, puisque le narrateur semble certain que c'est le lieu d'origine du chasseur. L'Abitibi, dans la perspective animale qui est celle de la chanson, n'est pas une région peuplée d'humains, mais un vaste territoire de chasse où vit un prédateur dangereux : l'homme.

Un récit comme les autres ?

L'analyse d'une chanson, qui est un texte poétique, peut donc se prêter souvent à l'analyse narrative. Les pistes proposées ci-dessus pourraient servir de base à une présentation plus complète de la construction littéraire complexe qu'est, malgré les apparences, la chanson de Desjardins. Ainsi, aux éléments de base que constituent les personnages, le temps et l'espace, on pourrait ajouter l'identification des thèmes (l'amour, la mort, la violence, etc.), des symboles (l'eau, la forêt, etc.) ou encore l'étude du langage (vocabulaire, niveaux de langue, registres, etc.). Il serait également profitable de croiser l'analyse narrative et l'analyse poétique (images, procédés, etc.) afin de cerner au mieux les qualités littéraires de ce petit bijou de tragi-comédie que nous offre Richard Desjardins.

BUCK

Richard Desjardins / Richard Desjardins

A part que que frappabords
j'ai passé un bel été,
les yeux d'in nénuphars,
plein d'prospects plein d'beautés.
C'est tellement vrai que même des fois
l'soleil voulait même pas s'coucher.
La criss'de paix oh ya, la vie rêvée oh yé.

J'pourrais jaser longtemps
mais j't'en train d'mourir au bout' de mon sang.

Une autre histoire d'amour
qui finit mal comme dans l'journal.
Ça a commencé l'printemps passé
en r'gardant les oiseaux s'apprécier.
C'est beau la solitude mais comme on dit,
à deux c'est mieux. Justement y en a une
qui brette dans l'coin, une belle grande brune.

Ses beaux yeux si mouillés
que quand j'la vois, j'passe proche de m'neyer.

In't'installée su't'bi lac à côté,
avec ses p'tits, célibataire,
moi, je m'en mêle pas,
j'saurais même pas quoi faire.
À toué matins huit heures moins quart
j'passe la par hasard, j'la vois de loin :
« Besoin de rien ? C'pas grave je r'pass'rai d'main.

En attendant moi j'tape la trail
in là pour ça, si t'as besoin d'aide. »

Un beau matin a m'lâche un call :
A m'dit : « T'aurais-tu ça une belle quenouille ? »
Moi j'me suis dit, a s'cherche un mâle,
rien qu'dans sa voix je l'sais qu'a mouille,
J'saute dans l'eau chu prop', prop', prop'.

reste pus rien qu'à m'shiner la'tite couille.
De temps en temps un p'tit frott', frott',
c'te patente-là faut pas qu'a rouille.

En rut pour le bonheur pis on sait jamais
p't'être même pour la grande chatouille.

Ti-pas, ti-pas, ti-pas,
cré-moi-tu j'm'en vas par là.
Ti-trot, ti-trot, ti-galop
mon ti-cœur léger comme un mâchemalo.
Y a du fun dans ma cabane, d'la boucane dans l'shaft
pis moi ben j'trippe comme une banane.
Gros galop, ch't'en overflow.

Le ciel est blue, ma vue est floue,
j'sue, j'pue, j'sais pus où chu rendu.

Tout à coup j'entends des voix,
on dirait ben qu'in pas tout'seule.
Qu'est-cé que j'fais ? J'y vas pareil.
J'sors du bois, qu'est-cé que j'vois ?
Un type, non c'est pas vrai !
Sa trois cent trois braquée drette dans ma face.
Pis Bang ! Bang ! Faut que j'm'efface, faut qu'j'débarrasse.

Me vire de bord, me pogne d'in branches
pis j'm'accroche le panache.

Nous pauvres cervidés,
quand on aura des chars,
on l'ra des défilés
sur la troisième à Val d'Or.

On posera sur nos capots
des têtes coupées de chasseurs
pis on laissera leurs cerveaux
chesser dans l'congélateur.